

Catherinette

Roman nouveau illustré

(Suite)

—Taisez-vous et n'invoquez pas le saint nom de Dieu, de peur qu'il ne vous châtie à l'instant en vous arrachant la langue!... Non, vous n'êtes pas un honnête homme. Auriez-vous osé demander la main de la fille de M. Mahout, si M. Mahout était encore de ce monde et si nous nagions dans l'aisance et la considération de ce nom respecté? L'auriez-vous osé? Non! Vous ne l'osez donc aujourd'hui que parce que nous sommes malheureuses et c'est l'action d'un être vil, lâche et sans cœur!...

Une inspiration cruelle poussa la veuve vers la porte. Elle cria dans le couloir :

—Zizi! Zizi! Descends tout de suite!

Le rouge vint au visage de Drillard. Il supplia :

—Madame, par pitié, laissez-moi partir.

Mais Mlle Sophie parut et Drillard se cacha le visage dans ses mains.

—Regarde cet imbécile, Zizi; il ose demander ta main.

Mme Mahout changea de manière et pouffa d'un rire énorme.

Mlle Sophie avait légèrement tressailli et la lueur très douce qui veillait en ses yeux s'était avivée. Drillard, écartant les mains, dirigea sur elle un regard noyé de larmes. Alors Mlle Sophie murmura :

—Monsieur Drillard, vous savez qu'une jeune fille n'a d'autre volonté que celle de sa mère.

—Me méprisez-vous aussi, mademoiselle? demanda le menuisier.

Elle répondit doucement :

—Monsieur Drillard, je ne vous méprise pas et il ne faut mépriser personne.

Mais Mme Mahout intervint :

—Mme Drillard... En voilà un nom!... Allez, bonhomme, à vos rabots! Quoi? quoi? quoi? J'aurais refusé plus de mille prétendants à la main de la fille de M. Mahout...

Mlle Sophie regarda sa mère avec étonnement. Elle comprit que la bonne dame, ressaisie par les imaginations fanfaronnes, réalisait verbalement des visions chimériques.

—J'aurais refusé des ingénieurs, des fonctionnaires, des officiers... Et tout cela, pourquoi? Je vous le demande? Pour que la fille de M. Mahout s'appelle un jour Mme Drillard! J'aimerais mieux que ma Zizi reste Catherinette jusqu'à la fin de ses jours!

Catherinette! C'est sous ce diminutif que l'on désigne abréviativement dans le pays les filles qui coiffent sainte Catherine. Il y avait longtemps que la petite ville appliquait ce nom mélancolique à Mlle Sophie, et plus longtemps encore que la jeune fille se l'appliquait à elle-même.

Drillard se tourna du côté de Mlle Sophie.

—J'ai sans doute, mademoiselle, agi comme un sot. Mais je vous jure que madame votre mère se trompe sur mon compte et que mon intention était bonne. Voilà ce que je tenais à vous dire avant de me retirer. Pardonnez-moi, mademoiselle, je vous en prie, si ma demande a blessé votre fierté... et bon voyage, mademoiselle!

Il partit juste à temps pour ne pas fondre en sanglots devant les deux femmes.

Mlle Sophie, tout ce jour, resta rêveuse et absente. Elle éprouvait un étonnement singulier, considérait les êtres et les choses comme s'ils lui étaient étrangers. C'est qu'elle ne les voyait plus avec les mêmes yeux. Un grand changement s'était opéré en elle, elle le sentait et n'aurait su le définir. Son cœur avait moins froid, et la vie lui paraissait moins ennuyeuse, moins bornée. A plusieurs reprises, cachée derrière les rideaux, elle regarda la petite boutique, puis elle prit plaisir — mais un plaisir grave et sérieux — à se regarder elle-même au miroir. Et elle se recueillait, contemplait son âme; elle y voyait grandir l'importance toute nouvelle de sa personnalité.

Certes, quoiqu'elle ne pratiquât pas la vanité féroce de sa mère, elle n'aurait eu aucune joie à devenir la femme du petit menuisier. Son contentement était d'ordre plus général. Enfin, elle se savait aimée, désirée! Enfin, elle avait rempli sa tâche terrestre de créature faite pour inspirer le désir, et elle se sentait plus heureuse parce qu'elle avait conscience d'être moins inutile ici-bas.

VII — LA GRANDE ROUTE

Mlle Mahout s'endormit avec cette heureuse disposition d'esprit : elle la retrouva le lendemain à

son réveil et ressentit une joie de convalescente. Du cœur elle souriait à l'existence parce qu'elle voyait l'existence lui sourire, et elle entreprit allègrement les menus travaux du jour.

Toutefois, quoiqu'elle ne laissât rien derrière elle qui fût apte à créer des regrets, elle ne fut pas exempte de l'endolorissement obscur de la transplantation, car, lumineuses ou sombres, les années marquent en nous leur trace avec une égale indifférence. Que ce soit celle de la joie ou celle de la douceur, l'habitude nous enracine avec la même puissance et, sauf en la candeur de notre jeune âge, chaque départ, en jalonnant la distance irréparablement franchie, nous convie au deuil des jours que nous ne vivrons plus.

Mais, chez Mlle Mahout, cette impression fâcheuse fut de courte durée. Elle retrouva sans effort la foi ingénue de sa fraîche jeunesse, abolit le passé sans saveur et, sur le bord de la maturité, elle fit à l'avenir inconnu l'accueil ardent de l'espérance. En face, le petit menuisier travaillait sans lever la tête. Mlle Sophie crut distinguer qu'il avait les yeux rouges. Alors, elle plaignit sincèrement le pauvre homme qui souffrait par elle, et elle s'émut délectablement de sa propre compassion. Elle se plut à souhaiter qu'une consolation fût réservée à cet amour malheureux, imagina Drillard marié, père de famille, et ne conservant d'elle qu'un souvenir mélancolique mais impérissable. Ces tableaux d'intimité lui mirent aux yeux de douces larmes ;



elle s'attendrit avec piété et rendit grâce au ciel qu'il lui eût départi une âme aussi généreuse.

Mlle Sophie supporta avec la même sérénité indulgente tous les ennuis du départ, et les boutades brusques du cousin Achille, et l'incurie affairée et embarrassante de sa mère, et l'interminable voyage cahoteux dans ces trains d'intérêt local, qui semblent si peu touchés par ce chétif intérêt qu'ils ne roulent guère plus vite que les pataches et, sous prétexte de manoeuvres, stationnent indéfiniment dans des gares perdues au milieu des champs.

Après ce pénible transport par voie ferrée, il fallut en subir un autre en carriole pour atteindre l'humble village où habitait le cousin... C'était tout là-haut sur le plateau du Vexin, et, au soir tombant, par une petite pluie fine et glacée, la carriole effectuait à pas comptés l'ascension de la colline. Puis on roula dans le noir, où, de place en place, avec une irritante régularité, surgissaient, à la lueur des lanternes, des silhouettes de pommiers.

Le cousin et le cocher échangeaient des propos consternés sur l'exceptionnelle dureté des temps et sur la rareté des pommes. Le cousin émit cette hypothèse que, si cela continuait, le cidre deviendrait boisson de luxe et que l'on en serait réduit à s'abreuver d'eau. Ce disant, le cousin soupira, et son haleine répandit une forte odeur d'absinthe. Le cocher abonda dans le sens pessimiste du cousin; lui, il exhalait des vapeurs vineuses.

Enfin le cousin déclara :

—Nous y voilà!

Mlle Sophie regarda curieusement l'endroit où allaient désormais nicher ses confuses espérances. Elle ne distingua qu'une puissante lueur rouge qui dansait sur la route.

—C'est le feu de Le Hammel, le maréchal ferrant, expliqua le cousin.

Dans le froid, dans la nuit, ce feu prenait une signification joyeuse, et, de cette fournaise, sortait un clair carillon qui semblait la voix de cette gaieté. Mlle Sophie aperçut un jeune homme debout dans les flammes, comme un démon, qui martelait le fer incandescent. Il avait les bras nus et la chemise ouverte sur sa poitrine velue. La jeune fille baissa pudiquement les yeux, comme on lui avait appris à le faire devant les spectacles immodestes. La forge lui plaisait beaucoup, mais elle estima regrettable qu'elle renfermât un forgeron.

A quelque distance de là, une porte vitrée répandait une terne lumière. La carriole s'arrêta. Le cousin fit pénétrer les deux femmes dans une minable auberge où étaient attablés des hommes rudes et bruyants.

—Comme il n'y a rien de prêt chez moi, dit-il, nous dînerons ici ce soir.

Quoique dégoûtée, Mme Mahout mangea de fort appétit. Accoutumée à ne se rien refuser, elle souffrit de la maigre chère et surtout de ne voir sur la table aucune autre boisson qu'une carafe d'eau vaseuse. Le cousin prouvait, par anticipation, la véracité de son hypothèse.

Le repas terminé, le bonhomme se leva, annonçant qu'il avait à entretenir le patron d'affaires particulières, et il invita ses compagnons à patienter. Suivi du cabaretier, il disparut dans une petite salle dont la porte fut discrètement refermée.

Mme Mahout profita de ce moment pour épancher des gémissements.

—Ma pauvre Zizi! comme nous sommes donc malheureuses!

Mlle Sophie répliqua doucement :

—Nous pourrions l'être bien davantage.

—C'est vrai, mon Dieu!... Pauvre M. Mahout! S'il nous voyait!

La jeune fille réprima un geste d'impatience, et l'interjection favorite de son père siffla entre ses lèvres :

—Chûtût!...

Le patron venait de sortir de la petite pièce en omettant d'en clore tout à fait la porte. Par l'entre-bâillement, la jeune fille aperçut le cousin Achille qui, attablé devant un verre de café fumant, y versait une copieuse rasade d'eau-de-vie.

Mlle Sophie eut le cœur étreint par un cruel présentiment. Elle se tut. Elle se courba sous la résignation et répéta à voix basse :

—Nous pourrions l'être bien davantage, maman.

Le coucher fut en tout point digne de ce piètre souper. Le cousin occupait, presque en face de l'auberge, une maison minuscule composée, au rez-de-chaussée, d'une pièce relativement grande qui tenait lieu à la fois de salon et de salle à manger. Une cuisine y attenait, qui donnait accès elle-même à une buanderie. Le premier étage répétait cette disposition. La grande pièce était réservée au cousin. Il attribua à ses parentes les deux petites pièces qui correspondaient à la cuisine et à la buanderie.

—Vous vous installerez ici, mais en attendant l'arrivée de vos meubles, vous devrez vous contenter d'un matelas par terre.

Il n'y avait trop rien à dire, puisque le cousin dénouilla de ce matelas son propre lit. Mais Mme Mahout, tentée par le haut et large lit du cousin, exprima sa déconvenue par une large grimace. Couchée aux côtés de sa fille, elle murmura :

—N'aurait-il pas dû offrir son lit, je vous le demande, aux faibles femmes que nous sommes? Tiens, je ne sais si je me trompe... et Dieu me garde de porter un jugement téméraire!... mais j'ai dans l'idée que cet Achille est un égoïste.

La recommandation de M. Mahout siffla de nouveau aux lèvres de la jeune fille :

—Chûtût, maman, il est là, tout près...

Et elle ajouta :

—Si notre cousin était un égoïste, nous prendrait-il à sa charge?... Il est vieux et il a ses habitudes.

Mme Mahout ne tarda pas à goûter l'oubli de ses misères. La bonne dame était en effet prompte au sommeil, et elle était favorisée d'un sommeil d'enfant, qu'elle environnait d'un grand vacarme de ronflements, comme pour éloigner les perturba-